

Je me demande aujourd'hui si, revenu de tout, dépourvu de projets, d'ambition, d'élan vital, sachant peut-être qu'il était condamné à, mettons, moyenne échéance, s'il était tout simplement-tranquillement contenté d'attendre la faucheuse... Heureusement pour lui — pourquoi heureusement? — il ne fut pas obligé de mettre lui-même fin à ses jours comme il m'a affirmé qu'il le ferait le cas échéant. Je me rappelle encore textuellement ses paroles :

— Si jamais je devenais vraiment souffrant, c'est-à-dire en proie à une douleur physique aiguë qui menaçait de se prolonger, je n'hésiterais pas un instant à y mettre fin...

Les deux premières années qui suivirent sa retraite furent peut-être celles où je me sentis le plus près de lui, en particulier la semaine que je passai en sa compagnie en juillet 197...

Au début de sa retraite, je lui demandais naturellement où en étaient ses travaux. Il me répondait d'abord qu'il s'accordait des vacances, puis qu'il batifolait, s'amusait à griffonner une parodie des dialogues de Platon (qui, naturellement, ne vit jamais le jour et dont je retrouvai des fragments dans une des caisses). Puis à mesure que les années passaient, ses réponses se firent plus vagues, même évasives. Il mentionnait parfois un projet qu'il mijotait-incubait, mais il le faisait sans grande conviction; il m'interrogeait sur mes ambitions, mes « activités littéraires ». Hélas, mes réponses restaient en général aussi évasives que les siennes. Non pas que je n'écrivisse plus : au contraire. Bien que ce fût par à-coups, par « crises ». Mais je n'arrivais pas à donner à mes graphorrhées fienteuses (ainsi en suis-je venu à les baptiser) une forme qui me satisfît. Je les laissais donc dormir dans mes cartables. Et jamais je n'osai les montrer-soumettre à Marin. Était-ce par appréhension, rancune-rancoeur ? Peut-être.

Toujours est-il que, les trois ou quatre fois où, décidé de sortir de ce marasme (les manuscrits s'accumulant dans mes tiroirs et dans mes demimalles : transatlantiques aussi amples mais deux fois plus plates que celles de Marin), je les sortis et me mis à en dactylographier quelques-uns « au propre » et les soumis à des éditeurs : ou bien on me les refusa ou bien on suggéra des remaniements si radicaux-cataclysmiques (et qui à mon sens manifestaient de la part des comités de lecture une telle incompréhension) que je laissai tomber mon projet (non sans soulagement ambigu).

Et au bout de quelques années, alors que nos rencontres étaient devenues bisannuelles, je renonçai à poser des questions à Marin sur son silence, sa stérilité littéraires. Lui faisait de même à mon égard, peut-être par délicatesse ou ennui (parce qu'il ne voulait plus jouer les mentors vis-à-vis de moi), peut-être par conviction que, côté roman, je ne produirais jamais rien qui vaille...

Il m'arriva de me demander si le silence de mon ami — car il l'était devenu même si je ne réussis jamais à l'appeler autrement que monsieur Marin (alors que lui, sur mes instances, avait fini par laisser tomber le